

Chute libre
(projet *L'émergence de Ça*)

d'Amel Amrouche

remis à
M. Jonathan Desrosiers
dans le cadre du cours
Écriture et création littéraire 10^e année

École secondaire publique De La Salle
Le vendredi 20 novembre 2020

Lina tire la porte du restaurant qui enclenche un grelot ; un arôme d'épices, d'huile d'olive et de pain frais vient flatter ses narines. Frémissant sous le vent froid du soir, elle laisse son amie la devancer. Les deux jeunes femmes se glissent à l'intérieur et accaparent une table proche de la fenêtre dans le restaurant déjà bondé. L'endroit, au maximum de sa capacité, est comme chargé d'électricité ; des ustensiles cognent et griffent les assiettes à la recherche des dernières miettes du repas, des verres tintent à l'honneur d'au moins trois personnes, des rires se rangeant d'aigus à gras sont émis de tous côtés, comme des ondes qui passent d'une table à l'autre, sans parler de la musique d'arrière-plan se voulant douce. Installées sur leurs hautes chaises, face à face, les deux amies commandent et attendent tranquillement en buvant leurs limonades. Lina casse la première ce silence : « Tu m'as manquée. Je suis contente de te revoir. » Le bourdonnement de conversations autour augmente d'un cran et son interlocutrice se penche pour mieux se faire entendre. « C'est vrai, ces derniers temps, t'es tellement occupée. Tu ne prends jamais de pauses ! Je me sens mal pour toi... », s'exclame-t-elle en secouant la tête. Inconfortable, Lina tripote sa serviette. « En tout cas... » Au travail, sa collègue s'est absentée et lui a demandé de finir son projet qui était dû la journée même. Elle lui avait assuré qu'il ne fallait qu'exécuter quelques modifications. Mais voilà qu'elle se retrouvait avec une pile de documents en plus des siens. En gaspillant sa journée entière à les terminer, elle a accumulé du retard sur ce qu'elle devait aussi remettre aujourd'hui. La femme se tient la tête entre les bras en y pensant. En plus, elle avait pris des vacances pour la semaine prochaine, mais à ce rythme-là, ce serait impossible. Le serveur arrive, accablé des plats et des pains en guise d'accompagnement. Ensemble, les femmes s'attaquent au contenu de leurs assiettes en silence, s'interrompant seulement pour prendre une gorgée de leurs boissons.

Ayant pratiquement terminé son repas, Lina entreprend d'amasser les grains de riz restants avec sa cuillère et son couteau. Sa fourchette se trouve proche de son verre. Son amie

quant à elle, est loin d'avoir fini. Un sourire se dessine sur le visage cerné de Lina et elle y passe sa main comme pour l'effacer. Elle avale sa limonade qui lui brûle la gorge, puis se tapote doucement les lèvres. Tout d'un coup, la fourchette glisse et tombe sur le sol de tapis foncé. Surprise, Lina commence à rire. « Hey, t'as-vu ça ? » Son amie lui lance un regard sans émotion. « Quoi ? », lâche-t-elle lentement, comme si elle mâchait également ses mots. « La fourchette est tombée toute seule sur le sol ! Je l'ai même pas touchée ! » Son amie hoche la tête désintéressée et revient à son plat. Devant le manque de réaction de celle-ci, Lina toussote et observe les alentours, comme pour trouver un témoin. Puis en renonçant, elle se retourne vers cette dernière : « Je te promets que c'est vrai ! » Se coiffant rapidement les cheveux, elle descend de sa chaise et inspecte le dessous de la table. Rien. Ses yeux rencontrent ceux de son amie, pas impressionnée, qui lui dit avec nonchalance : « OK, assois-toi. C'est pas grave. » Lina reprend la fourchette et se rassoit, pantoise.

Plus tard dans la soirée, les deux femmes se séparent et chacune se dirige de son côté pour revenir à la maison. Lina court pour attraper l'autobus qui s'approche. La porte avant s'ouvre et elle y embarque essoufflée. Elle s'assoit et constate que le reste des passagers ont arrêté de parler. Avalant sa salive, elle pose sa tête contre la fenêtre. Les murmures reprennent. Elle tend l'oreille, le visage brûlant. Elle s'écarte de manière imperceptible de la vitre et croise des visages tordus de grimaces du coin de sa vision périphérique. Elle tourne sa tête. Ils la fixent droit dans les yeux. Choquée, elle retourne à sa fenêtre. Boum-boum. Qu'a-t-elle bien pu faire ? Elle a sûrement mal compris. « C'est ça », décide-t-elle. Ses joues flamboient. S'arrêtant abruptement, l'autobus la secoue. Elle se rassoit et sent des yeux se clouer sur sa nuque. Elle plaque ses cheveux ayant soudainement l'air gras contre son cou. Soupirs de la part des autres passagers. Leur impatience grimpe à mesure qu'ils essayent de pousser la porte bloquée. Y aboutissant enfin, les personnes se précipitent vers la sortie en lui lançant des regards mauvais. Ainsi, elle est seule dans l'autobus pour le reste du trajet. La

ville grouille de piétons, illuminée par la lueur des véhicules, des lampadaires et des signes néon de couleur fluo affichés sur les murs des bâtiments. Les arbres avaient même été décorés par des guirlandes, exprimant le clair empressement des habitants pour cette saison que Lina ferait tout pour éloigner. Rien qu'en s'imaginant en train de porter des bottes, elle frissonne. Puis, se remémorant les incidents plus tôt, elle s'étreint les bras.

Posant sa tête contre la vitre, elle étudie la buée qui se forme sur la surface après son long soupir. Lina l'essuie inconsciemment et les visages déformés par le dégoût se superposent à l'environnement extérieur. Penchée sur ses genoux, elle ferme les yeux et y presse ses doigts froids. Elle lève son cou et voit des lettres et des chiffres rouges danser, virevolter dans les airs devant elle. Après un moment, sa vue se clarifie et Lina remarque qu'il y a une demande d'arrêt à l'arrière du bus. Elle se retourne, certaine d'être la seule passagère. En effet, seul un sachet de croustilles erre entre deux sièges au gré des arrêts. Le véhicule ralentit puis s'approche du trottoir. Le conducteur lui lance un regard surpris lorsqu'elle ne se lève pas. Cette dernière se terre dans son siège, le rouge lui montant aux joues. « Mais ce n'est même pas moi qui ai fait une demande d'arrêt », se dit-elle. Elle se relève, le cœur battant. « C'est pas possible », murmure-t-elle, tandis que le conducteur l'observe du rétroviseur. Ses pas avalent les distances alors qu'elle parcourt le reste de l'autobus, vérifiant sous chaque siège une preuve qu'elle n'est pas en train de virer folle. Chaque fois qu'elle se baisse, elle se prépare mentalement à voir surgir une personne à moitié morte. Mais chaque fois, ses poings se replient pour rien, et elle se redresse bredouille. Elle abandonne. « Ça sert à rien de chercher quelque chose qui se cache », se convainc-t-elle à peine. Un bâtiment familier défile derrière la vitre et, reconnaissant son arrêt, elle titube vers la sortie. Lina surprend les yeux du conducteur, énervé, lorsqu'elle tire trop fort sur la ligne jaune. La porte s'ouvre et elle descend.

Elle avance, les paupières lourdes, l'esprit embrouillé. La chair de poule lui monte au cou en ce soir de mi-novembre. À côté d'elle, les passants se dissimulent le visage dans leurs vêtements. Un trio d'amies portant un masque la dévisage et murmure, puis se cache carrément sous leurs capuches. Un sentiment de malaise grandissant prend otage de son estomac. Elle continue de marcher, en fixant droit devant pour ne pas rencontrer d'autres regards bizarres. Autour d'elle, les lumières dans les immeubles s'allument et empêchent les réflexions d'objets de la ville sur les vitres. Un coup d'œil à sa gauche : l'horloge de style gothique orne toujours le parlement. Une horde de journalistes, le nez et la bouche masqués, coupent la route pour suivre une quelconque célébrité sortant plus loin, préparée comme pour prononcer un discours. Lina se détourne et se voit fixée par un couple, encore masqué. Ses épaules se carrent, mais à la dernière seconde, elle se redresse. « Je n'ai rien fait de mal », se dit-elle. En effet, ils peuvent tous la scruter comme ils veulent, elle n'a rien commis de mal. « Je n'ai rien fait de mal », se répète-t-elle, alors qu'à chaque recoin, les gens la toisent comme une cinglée. Son pouls accélère. La jeune femme consulte sa montre, puis l'horloge derrière elle. Les aiguilles de cette dernière semblent détraquées ; elles tournent à une vitesse extrême, de manière presque hypnotisante. La petite aiguille se défait, oscillant dangereusement alors que la plus longue continue sa course folle. Alarmée, Lina demeure abasourdie face à ce dysfonctionnement. Les fluctuations dans son rythme cardiaque s'accroissent. Elle attend. Puis brusquement, l'aiguille tombe et craque légèrement la vitre qui sert de paroi. Personne autour d'elle ne paraît s'en apercevoir. Se retournant, elle distingue un grand homme qui discute avec son compagnon en gesticulant. Un objet tombe de sa main ; l'homme ne le remarque même pas. Elle discerne vaguement un crayon et s'en approche pour s'en assurer. Or, c'est beaucoup plus petit... Sursautant, elle retient un cri. C'est bien un doigt qui gît au sol. Horrifiée, elle constate qu'il n'est pas le seul à avoir perdu un membre. Le bras d'une

dame se détache et dégringole le long de son corps jusqu'au sol. Une main complète s'étend sur le trottoir. Les corps autour d'elle se décomposent, se démembrant et se brisent.

Ses pas s'agrandissent, deviennent plus rapides ; elle court. Tous les bruits extérieurs se transforment en brouhaha et disparaissent alors qu'elle continue d'avancer. Le son de ses souliers qui claquent contre le trottoir la suit. Elle s'empêche de jeter un regard en arrière. Son cœur qui pompe le sang à travers ses artères se fait de plus en plus omniprésent. Badoum-badoum. Cognées constamment, ses tempes semblent exploser. Boum, boum. Les capillaires dans ses doigts s'effondrent. Elle panique. Le bourdonnement dans ses oreilles augmente jusqu'à en devenir strident. Son esprit se vide. Des échardes électriques traversent ses jambes, la propulsant de l'avant. Circulant à toute vitesse dans son corps, de microscopiques billes se frappent et se fracassent. Elle gravit les escaliers, le silence oppressant cassé par ses pensées insensées. Ses mains descendent sur ses genoux, et transférant son poids vers l'avant, elle commence à ramper. Tel un monstre, elle grimpe en s'écorchant les parties du corps exposées. Son souffle rauque se marie avec les ecchymoses qui se forment sur ses avant-bras et ses jambes. Tah, tah, tah, tah. Plus qu'un étage à escalader. Son ombre prend une forme démesurée, semblant vouloir la dévorer. Elle continue. Clignant des yeux, elle sent des larmes caresser ses joues. Pop. Ses oreilles éclatent ; de son nez coule du sang. Arrivée devant son appartement, Lina s'affale contre la porte, ses mains moites glissant vers la poignée, la tête entre les genoux. Elle presse ses doigts contre ses yeux et voit des brins de couleurs dans un arrière-plan noir. Tremblant, elle s'assoit sur le sol froid.

Réveillée de sa stupeur, Lina se hisse sur ses jambes, essuie ses larmes de sa main et entreprend de fouiller sa sacoche à la recherche de sa clé. Gardant sa paume sous son nez, elle déverrouille la porte, se débarrasse de ses souliers et de son sac puis se précipite vers la salle de bains. Elle s'asperge le visage d'eau glaciale, se nettoie le menton et les lèvres pleines de sang et secoue ses mains par-dessus le lavabo. Le miroir lui renvoie son image

alors qu'elle tire sur ces cernes, pince ses joues, puis rattache ses cheveux. Elle reprend son sac délaissé pour le lancer sur son lit. Ensuite, elle le suit. « Je suis fatiguée », se marmonne-t-elle en tournant sur son lit.

Lina s'empare de la télécommande gisant sur la table de nuit et allume la télévision. Sur la chaîne, une dame dans sa quarantaine, annonce d'une voix claire qu'il eut une fuite de gaz ici, au centre-ville, dont les seuls effets secondaires connus sont des hallucinations. « Il se peut également que cela ne vous affecte pas, » informe-t-elle, après une pause. « Cependant, il est conseillé de porter tout de même un mas — ». Lina ferme la télévision.

Elle descend de son lit et empoigne un masque de son tiroir. Ses souliers enfilés, elle dévale les escaliers. Un vent lui frappe le visage alors qu'elle ouvre la porte d'entrée. Prenant une grande inspiration, elle s'élanche jusqu'à l'horloge. De vives douleurs aux jambes la ralentissent. Elle y parvient enfin, hors d'haleine, des gouttes de sueur parsemant ses cils. Les essuyant d'un coup de manche, elle contemple la longue aiguille ayant repris sa course normale, tandis que la petite demeure contre la paroi ébréchée, inerte.

Lina fait un pas, puis trébuche. Éraflant ses genoux, elle expire et inspire de manière superficielle; ses mains étreignent sa tête du plus fort qu'elle peut. Tic... Tac... Tic...